

## Vues d'ensemble

---

Numéro 225, mai-juin 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48353ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

(2003). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (225), 53–59.

### 3 SŒURS EN 2 TEMPS

Il y a ces derniers temps, un rapprochement du cinéma et du théâtre, un intérêt de suivre pas à pas les acteurs dans leur processus de création comme en témoignent les documentaires **La Naissance d'une messe** de Jean-Claude Coulbois et **Casa Loma : Journal de bord** de Carlos Ferrand.

Dans la même lignée, **3 soeurs en 2 temps** aborde plus particulièrement l'aventure théâtrale sortant des sentiers battus. En effet, *Les Trois Soeurs* de Anton Tchekhov, monté dans le cadre du cycle Tchekhov à l'Espace Go au printemps 2001, relève un défi audacieux. Le Théâtre de l'Opis multiplie ici par deux le degré de difficulté en confiant la mise en scène à Denis Bernard et à Luce Pelletier qui, chacun de son côté, dirigeront leurs comédiens sans regard sur le travail de l'autre. Pendant les huit premières semaines de répétition, la caméra de Benoît Pilon se faufile librement entre les dix-sept comédiens de différentes générations et en alternance entre les deux groupes, captant au passage l'enthousiasme des uns, l'inquiétude des autres et la confrontation de points de vue entre metteurs en scène et comédiens.

Puis, le metteur en scène Serge Denoncourt, étonnamment calme et confiant en tant « qu'oeil extérieur » mêlera les divers éléments pour en restituer un tout cohérent. Cependant, plus le film avance, plus l'aventure paraît périlleuse et plus le soir de la première approche, plus la tension et l'inquiétude de ne pas parvenir à mettre tous les morceaux en place se font sentir. Ce documentaire sans artifices, au montage bien figolé, garde en éveil l'intérêt du spectateur par un suspense inhérent à la contrainte de temps et à la complexité de l'entreprise mais nous transmet surtout toute la force et la fragilité de cette aventure humaine qui carbure à la passion. Benoît Pilon qui n'en est pas à ses premières armes en documentaire (**Rosaire et la Petite-Nation**) nous offre avec cette œuvre une belle portion d'éternité de ces instants éphémères.

Louise-Véronique Sicotte

### ALL ABOUT LILY CHOU-CHOU

Ce dernier film du *wonder boy* du cinéma japonais Shunji Iwai est une énorme déception. Celui qui nous avait déjà séduit au Festival Fantasia avec son admirable et singulier **Swallowtail Butterfly** rate sa cible avec ce nouvel exercice de style. Apprise à l'école du vidéoclip et de la pub, la mise en scène d'Iwai est tout aussi sophistiquée et maîtrisée que répétitive et prétentieuse.

Après un début prometteur, le film devient vite lassant et perd constamment en intérêt. Cela est peut-être dû au processus d'élaboration du scénario qui est plus que douteux. En effet, **All About Lily Chou-Chou** est né d'une part, d'une nouvelle interactive publiée sur Internet (dont les messages des différents usagers ont été incorporés au film) et d'autre part, d'un scénario incomplet auquel s'agglutinent quelques expériences personnelles du cinéaste, notamment son souvenir d'un concert de la vedette pop Faye Wong à Hong Kong, qui vient en colmater les lacunes.

Ce qui reste est un fil conducteur tenant à peu près à ceci : la musique pour le mélancolique Yuichi est la seule manière de s'évader du monde douloureux et intolérable de l'adolescence. Grâce à sa musique, Lily Chou-Chou, une chanteuse populaire comparable à Björk, conduit Yuichi jusqu'à l'éther. Véritable fan de la chanteuse, Yuichi est le créateur d'un site de discussion qui lui est dédié.

Outre le fait que le malaise relatif à l'adolescence est parfaitement exprimé par les personnages énigmatiques du film, l'intrigue est terriblement mince. Accompagnée d'une bande sonore omniprésente et d'une sensibilité à fleur de peau, proche des personnages et du milieu dépeint,

3 sœurs en 2 temps



All About Lily Chou-Chou

l'esthétique du film se situe à la frontière du cinéma expérimental. Codifié, presque à la limite de l'indéchiffrable, on y dénote tout de même quelques rares séquences qui font preuve d'un souffle poétique certain. D'une durée frisant les deux heures trente, ce très long exercice de style tourne continuellement en rond et à vide.

Pascal Grenier

### Riri Shushu no subete

Japon 2001, 146 minutes — Réal. : Shunji Iwai — Scén. : Shunji Iwai — Int. : Hayato Ichihara, Shûgo Oshinari, Ayumi Ito, Takao Osawa, Miwako Ishikawa, Izumi Inamori — Contact : Cowboy Pictures.

Canada [Québec] 2002, 96 minutes — Réal. : Benoît Pilon — Scén. : Benoît Pilon — Avec : Suzanne Clément, Danielle Proulx, Marie-France Marcotte, Catherine Bégin, Monique Spaziani — Dist. : Cinéma libre.

## L'AUBERGE ESPAGNOLE

Les œuvres unificatrices qui louangent l'existence et l'humanisme semblent avoir la cote ces temps-ci (est-ce la guerre ? le syndrome post-11 septembre ? Qui sait ?) Sans être trop bête, on y parle de la vie et des vraies choses sans avoir toutefois à plonger dans la tortueuse complexité de la nature humaine. Et si on se permet avec ça d'être drôle, alors là, tout est permis. Cédric Klapisch a du *timing* et sa nouvelle aventure rocambolesque sur les chambardelements dans l'existence d'un jeune étudiant français en séjour à Barcelone s'introduit au pays avec le tintamarre des critiques dithyrambiques et tout le bataclan.

Malheureusement, le résultat est décevant. Klapisch offre un film en forme de publicité haut de gamme pour agence de voyage, accélérés et divisions d'écran à l'appui, qui vend l'idée que la vie est ailleurs. On nous vend l'humanité, l'amitié, le mouvement et l'évasion. Et tout cela,

dans le même paquet. La vie à une saveur de label corporatif et de sitcom ensoleillée. On suit les aventures d'une pléiade de personnages fantômes et uniformes, tous gommés sous la même comptine-étiquette sur le sentimentalisme du dépaysement, dans un étagement de gags d'une ligne et de scènes morales à trois sous sur l'union européenne et les voyages qui forment la jeunesse. La vie est ramenée à une simple petite idée de fraternité qui chante le respect, la tolérance et la diversité culturelle. Le tout fortement appuyé par la trame narrative univoque des grands mécanismes tout-puissants et *universels* du modèle américain, agglutiné autour d'un héros rassembleur qui se perd à l'étranger pour retrouver sa vie au coin de la rue. Le film est parfois efficace et sympathique, soit, et en ce sens, il n'y a rien à dire ou à redire. Seulement devant cette cohorte de critiques hébétés dont certains scandent littéralement au film-culte, il est plutôt difficile de masquer son manque d'enthousiasme. Il n'y a donc qu'à rire (un peu) devant cette **Auberge espagnole** et passer son tour. Objet étrange et surtout brouillon pour se taper les cuisses (mais pas trop) en ces temps de guerre.

Simon Beaulieu

Carnages



L'Auberge espagnole

France/Espagne, 120 minutes – Réal. : Cédric Klapisch – Scén. : Cédric Klapisch – Int. : Romain Duris, Audrey Tautou, Cécile de France, Judith Godrèche, Xavier De Guillebon, Kelly Reilly, Kevin Bishop, Federico D'Anna, Christian Pagh, Cristina Brondo, Barnaby Metschurat, Olivier Raynal, Iddo Goldberg, Wladimir Yordanoff – Dist. : Christal.

Simon Beaulieu

France/Belgique/Espagne/Suisse 2002, 130 minutes – Réal. : Delphine Gleize – Scén. : Delphine Gleize – Int. : Chiara Mastroianni, Angela Molina, Lio, Jacques Gamblin, Lucia Sanchez, Raphaëlle Molinier, Féodor Atkine, Maryline Even – Dist. : Séville.

## CARNAGES

Avec cette histoire de taureau qu'on tue lors d'une corrida et dont on dissémine les parties du cadavre un peu partout, on est tenté de parler de mort, de

sang, de violence, ou tout simplement de bête noire. Mais **Carnages** de Delphine Gleize est beaucoup plus attachant qu'on ne le croirait à prime abord. Conçu et construit à la manière d'une mosaïque de personnages et de situations, il colle constamment à la réalité quotidienne, drainant minutieusement chaque parcelle du réel à la manière d'une toile de peintre intimiste. Nul besoin par conséquent de chercher à reconnaître des aspects de soi-même chez chacun des personnages qu'il nous présente. Nous y sommes là tous, et dans chacun d'eux.

L'actrice, le taxidermiste, le toréador, la petite fille, la prof, la femme enceinte (pour ne citer que quelques-uns) n'obéissent pas uniquement au besoin de rechercher le bonheur et de le conserver le plus longtemps possible. Ils vont plus loin. Ils se battent pour rester en vie, créant si possible en chemin quelque chose qui les différencie les uns des autres. Les morceaux du taureau mort vont s'introduire dans leur vie intime et vont être acceptés comme s'il s'agissait d'une manne céleste, d'un encouragement à continuer à vivre, si ce n'est à mieux vivre.

Naturellement, chacun des personnages de **Carnages** a son combat à livrer. Au début, on croit que la petite fille leur sert à tous de lien connecteur. Ses transes semblent un moment être ce lien, mais très vite, Delphine Gleize nous demande de ne pas nous laisser avoir par son angélique sourire et son innocence. La réalisatrice décide de parler à tous nos sens, elle veut les éveiller et les laisser s'exprimer à leur tour. On sort de **Carnages** un sourire triomphal aux lèvres. Car un film, un simple film, nous a pris de partout, nous a bouleversé et nous a fait rire, nous a donné l'envie de nous redécouvrir, éloignant de nous cette peur de l'inconnu qui nous immobilise.

Maurice Elia

France/Belgique/Espagne/Suisse 2002, 130 minutes – Réal. : Delphine Gleize – Scén. : Delphine Gleize – Int. : Chiara Mastroianni, Angela Molina, Lio, Jacques Gamblin, Lucia Sanchez, Raphaëlle Molinier, Féodor Atkine, Maryline Even – Dist. : Séville.

## DARK BLUE

Ce drame policier explore à nouveau le sujet de la corruption au sein du corps policier d'une grande ville américaine. L'excellent romancier James Ellroy, auteur de polars ultra-violents dont l'action se situe presque toujours à Los Angeles, a pondu cette histoire précisément pour le cinéma. Le scénario qu'en a tiré David Ayer (*Training Day*) offre un condensé aseptisé des préoccupations d'Ellroy (racisme, corruption, extrême violence, etc.)

L'aspect le plus intéressant du film réside dans le contexte où s'inscrit cette fiction. Au printemps 1992, Los Angeles est une ville sous tension qui attend le verdict du procès des policiers blancs, accusés d'avoir passé à tabac le jeune noir Rodney King. Le film s'ouvre d'ailleurs sur ces images d'archives vidéo. C'est donc dans ce climat de violence latente que se déroule l'action du film.

Cette enquête sur une affaire de vol et de meurtre à forte connotation raciale se regarde avec plaisir. Il est toutefois dommage que les personnages manquent de relief et que le film ne puisse éviter les pièges et clichés du genre : inévitable bataille entre le bien et le mal, les bons et les méchants, etc. Spécialiste des films sportifs à Hollywood (*Bull Durham*, *White Men Can't Jump*, *Tin Cup*...), le réalisateur Ron Shelton a cru voir une occasion, avec ce film, de changer de registre. Sa mise en scène convenue donne à son produit l'allure des (trop) nombreuses téléséries policières qui peuplent le petit écran depuis quelques années. Voilà donc un spectacle rythmé mais impersonnel qui offre peu de surprises en bout de ligne. Il aurait été intéressant de voir un cinéaste comme Spike Lee réaliser pareil scénario. Reste la performance convaincante et le charisme de Kurt Russell, qui obtient un de ses meilleurs rôles depuis des années. Par contre, le jeune Scott Speedman manque parfois d'assurance dans le rôle de la jeune recrue.

Pascal Grenier

## DERRIDA

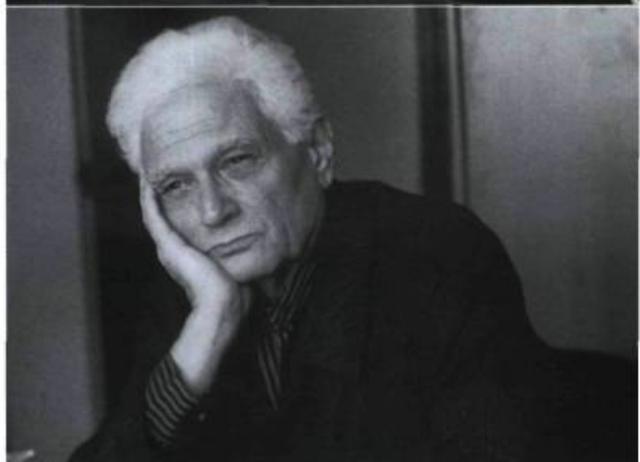
Dick Kirby a fait une demi-douzaine de documentaires depuis vingt ans. La plupart d'entre eux tournaient autour de la sexualité. De la sexualité hors normes : un masochiste atteint de fibrose kystique, une prostituée à l'emploi d'un psychothérapeute, par exemple. Au tournant du millénaire, il a commencé à s'intéresser à la vidéo maison. De fil en aiguille, de vastes questions philosophiques se sont ouvertes devant le cinéaste américain. Tout cela l'a mené à tourner *Derrida*, un film sur le philosophe français Jacques Derrida.

Derrida est célèbre pour sa théorie de la déconstruction. « Je voudrais tout d'abord souligner que ce cadre n'est pas naturel », explique le philosophe quand la coréalisatrice de Kirby, Amy Ziering Kofman, lui demande d'expliquer la déconstruction. « Je ne voudrais pas feindre de parler comme si de rien n'était : il s'agit d'une entrevue devant une caméra, où vous me posez des questions. Vous remarquerez que j'ai déjà commencé à répondre à votre question : la théorie de la déconstruction considère que rien n'est naturel dans la société, dans les institutions. »

Cet extrait donne le ton du documentaire de plus de deux heures, qui oscille entre la phrase élégante et la mise au point maniaque. Derrida se révèle extrêmement difficile à filmer; il proteste sans cesse, tout en se prêtant finalement à toutes les exigences de la caméra. L'admiration que démontre Kofman pour Derrida (elle l'a filmé pendant dix ans) complique les choses : Kirby n'étant pas très fort sur le montage serré, des questions plus agressives auraient pu accélérer le rythme des longs monologues sans passion, du philosophe. Le film évoque certaines contradictions dans l'autobiographie de Derrida, mais nous laisse sur notre faim.

Kirby parsème son film d'essais stylistiques qui semblent parfois naïfs : filmer Derrida qui regarde une vidéo où il regarde sa propre entrevue, par exemple, ou filmer les deux coréalisateurs qui

Dark Blue



Derrida

filment Derrida. Jamais le philosophe ne prend son envol : à trop vouloir fuir le naturel, Kirby arrive presque à rendre Derrida banal.

Mathieu Perreault

États-Unis 2002, 84 minutes — Réal. : Kirby Dick, Amy Ziering Kofman — Avec : Jacques Derrida — Contact : Zeitgeist Films.

## DREAMCATCHER

Pourquoi ne compte-t-on qu'une poignée de réussites dans la cinquantaine d'adaptations d'œuvres de Stephen King : *The Shining*, bien entendu, *Carrie* (la première), à la rigueur *Stand by Me* et *Misery* ? Notre prolifique auteur a dû se poser cette question, avant et après la folie de réaliser lui-même *Maximum Overdrive* (1986). Qu'en a-t-il déduit ? Que ses livres étaient inadaptables à l'écran ? Ineptie : chacun de ses romans est riche de formidables éléments cinématographiques. À la première lecture du roman auquel ils se sont respectivement intéressés, on imagine De Palma, puis

## ■ Bleu sombre

États-Unis/Allemagne 2003, 118 minutes — Réal. : Ron Shelton — Scén. : David Ayer — Int. : Kurt Russell, Scott Speedman, Michael Michele, Brendan Gleeson, Ving Rhames, Lolita Davidovich — Dist. : United Artists/MGM.

Kubrick, vivre la fascination mêlée d'effroi de celui qui revit un cauchemar familial, et ensuite celle de transposer cette fascination en images en faisant les choix qui s'imposent.

C'est ce que n'a pas fait l'équipe de Lawrence Kasdan, qui a choisi de ne rien choisir dans le foisonnant bouquin de King et de tout mettre pêle-mêle en espérant faire passer *tous* les thèmes qu'il aborde, donc l'indigestion possible, sous quelques scènes supposément comiques. Point de vibration particulière donc dans cette histoire de monstres à la dentition acérée dont on n'invoque les maléfices sous aucune espèce d'hyperbole, laquelle est toutefois bien présente dans le roman original. Pourtant, les quatre amis d'enfance qui se rencontrent dans une sorte de chalet de montagne voient bien que leur monde se transforme, que des événements étranges se déroulent sous leurs yeux (tous les animaux de la forêt défilent devant leur fenêtre, par exemple), mais ils prennent la chose de manière décontractée. Et au moment où le film dote le spectateur du pressentiment d'une catastrophe imminente, il plonge ses héros au centre de circonvolutions scénaristiques surprenantes d'incohérence. Au bout d'une heure, on ne les suit plus, ne sachant plus ni qui ils sont, ni le pourquoi ni le comment de leurs supposées métamorphoses.

Il ne nous reste plus qu'à se souvenir du magnifique court métrage d'animation qui précédait le film (*The Final Flight of the Osiris*, de la série *Animatrix*, destinée à

appuyer la sortie prochaine de **The Matrix Reloaded**). Et de rentrer vite chez soi se plonger dans les pages d'un bon Stephen King, si riche en thèmes, si riche en innovation, question de réhabiliter, une cinquantième fois, dans notre esprit, un de nos écrivains favoris.

**Maurice Elia**

#### ■ L'Attrapeur de rêves

États-Unis 2003, 136 minutes — Réal. : Lawrence Kasdan — Scén. : William Goldman, Lawrence Kasdan, d'après le roman de Stephen King — Int. : Morgan Freeman, Thomas Jane, Jason Lee, Damian Lewis, Tom Sizemore, Timothy Olyphant, Donnie Wahlberg — Dist. : Warner.

### GODS AND GENERALS

À la base de ce film, le deuxième après **Gettysburg** d'une trilogie sur la guerre de Sécession, on trouve le producteur multimillionnaire du sud des États-Unis, Ted Turner, fondateur de CNN et d'autres médias importants, qui emploie dans cette reconstitution, plusieurs milliers de *reenactors*, ces passionnés d'histoire, revêtant des uniformes similaires à ceux de l'époque pour recréer divers épisodes de ce conflit et essayer de comprendre, par l'expérience vécue, ce qui s'est passé.

Le réalisateur Ronald F. Maxwell, en tablant surtout sa démonstration sur les exploits entre 1861 et 1863 du général des Confédérés Thomas "Stonewall" Jackson, bien interprété par Stephen Lang, amplifie le côté vieillot de l'entreprise en accordant une bonne partie de son temps aux discours religieux contradictoires qui donnent le titre à son film. La dimension

esclavagiste du Sud est rapidement évacuée. Une des preuves les plus éclatantes de ce parti pris de l'équipe du film, qui consacre pourtant de longues minutes de sa presque quatre heures à décrire par le menu trois autres batailles, est l'oubli du jour le plus sanglant de l'histoire des États-Unis, la bataille d'Antietam, le 17 septembre 1862, qui fit plus de 23 000 morts et blessés et où s'illustra pourtant le général Jackson. Cette faible victoire des armées du Nord poussa le président Lincoln à publier quelques jours plus tard, le 22 septembre, son *Emancipation Proclamation*, sa proclamation sur la fin de l'esclavage.

Le film de Maxwell est donc une oeuvre partielle, mal construite et mal montée, partielle même dans sa volonté de montrer surtout le point de vue sudiste.

**Luc Chaput**

■ États-Unis 2003, 225 minutes — Réal. : Ronald F. Maxwell — Scén. : Ronald F. Maxwell, d'après le roman de Jeff Shaara — Int. : Stephen Lang, Robert Duvall, Jeff Daniels, Kevin Conway, C. Thomas Howell, Frankie Faison, Kali Rocha, Lydia Jordan, Brian Mallon, Mira Sorvino — Dist. : Warner.

### JULIE WALKING HOME

Dans les années 70 et jusqu'au début des années 80, la télévision américaine programmat (principalement sur le réseau ABC) ses fameux *Movies of the Week*, des récits directs, parfois poignants, souvent vécus, qui se transformèrent vite en récits de maladies affligeant une famille dotée de beaux enfants aux cheveux blonds et bouclés. À tel point qu'on avait fini par appeler ces téléfilms *Diseases of the Week*. C'est à ces films-là que nous fait penser **Julie Walking Home**, film (de cinéma) d'Agnieszka Holland où d'autres petits *movies of the week* viennent se greffer (juste en cas) au mélodrame familial central (avec cancer et tout et tout).

Ici, il s'agit de miracles. Le petit de Julie est très malade et de plus, il est allergique à toutes les chimios. Le grand-père (polonais d'origine) du petit s'est commandé une fiancée par Internet. Elle ne plaît pas trop à Julie, mais elle l'informe qu'il existe chez elle en Pologne un guérisseur russe qui fait des miracles. Départ de la maman et de son enfant, en dépit des désaccords conjugaux occasionnés par sa

Gods and Generals



décision (immédiate). D'ailleurs, elle avait surpris, au tout début de cette histoire, son mari au lit avec une autre femme, alors qu'il ne vienne pas lui dire ce qu'elle a à faire. Autre greffe : le petit laisse au Canada sa sœur jumelle. Une autre : le guérisseur, un solitaire vaguement asexué, tombe amoureux de Julie. Une dernière : il est joué par Lothaire Bluteau, ex-Jésus de Montréal, devenu pour les besoins de la coproduction, Jésus d'Europe centrale.

On le voit, les grandes questions sont nombreuses, elles sont toutes abordées à différents degrés, ce qui amenuise la plupart d'entre elles, sinon toutes. Seule Julie s'en sort grâce au charme et au talent de Miranda Otto qui nous fait croire, envers et contre tout, qu'elle préfère l'ami Lothaire à Viggo Mortensen de **The Lord of the Rings**, chapitre 2, ce qui n'est pas une mince affaire...

Maurice Elia

Allemagne/Canada/Pologne/États-Unis 2001, 113 minutes — Réal. : Agnieszka Holland — Scén. : Agnieszka Holland, Roman Gren, Arlene Sarner — Int. : Miranda Otto, William Fichtner, Lothaire Bluteau, Ryan Smith, Jerzy Nowak, Bianca Crudo — Dist. : Tonic.

## THE LIFE OF DAVID GALE

Le synopsis paraît à prime abord tarabiscoté. Se croyant injustement accusé d'avoir assassiné un collègue activiste, militante contre la peine capitale, un homme demande à une journaliste de découvrir la vérité avant qu'il ne soit exécuté.

Alternant l'action entre deux retours en arrière (les événements avant, pendant et après le meurtre) et le récit actuel (l'interrogatoire ainsi que l'enquête), le long métrage d'Alan Parker offre sans contredit une trame narrative truffée de rebondissements. Plusieurs situations d'attente angoissée marquent l'intrigue.

Mais un *suspense* pour un *suspense* ne garantit pas le succès d'un film. Les énigmes ainsi que les nombreuses pistes doivent inéluctablement être d'une rigueur à toute épreuve. Mis à part quelques trouvailles, le dénouement s'avère trop compliqué, même les réactions des personnages principaux — quoique honorables — peuvent être questionnées

et sont peu probables. Divulguer leurs agissements gâcherait cependant le plaisir de la découverte.

Une seule question s'impose toutefois : pourquoi la journaliste, pourtant convaincue de la culpabilité de cet homme, choisit si vite de le croire ? N'aurait-elle pas pu se laisser amadouer lentement ? Le scénario de Charles Randolph comporte donc

quelques failles et le talent de Kate Winslet n'a définitivement pas été utilisé à bon escient. Ou peut-être a-t-elle été mal dirigée ?

Quoi qu'il en soit, **The Life of David Gale** n'est quand même pas un mauvais film. Kevin Spacey, dans le rôle de l'accusé, et Laura Linney, dans celui de l'activiste, forment après tout un duo irrésistible. Mais du réalisateur de **Midnight Express** (1978), **Fame** (1980), **Birdy** (1984), **Mississippi Burning** (1988), **The Commitments** (1991) et **Evita** (1996), il s'agit d'un sous-produit d'ordre mineur peu notable.

Pierre Ranger

## La Vie de David Gale

États-Unis 2003, 130 minutes — Réal. : Alan Parker — Scén. : Charles Randolph — Int. : Kevin Spacey, Kate Winslet, Laura Linney, Gabriel Mann, Matt Craven, Leon Rippy — Dist. : Universal.

## L'OISEAU D'ARGILE

Le mot Bangladesh ne vous rappelle que le concert-bénéfice donné par George Harrison et Ravi Shankar, en 1971 ? Eh bien, le film de Tareque Masud peut constituer une excellente occasion d'en apprendre plus. En effet, le récit se déroule à cette époque charnière qui précéda l'indépendance. Né d'une mère hindoue et d'un père musulman, Masud nous offre une œuvre à inspiration fortement autobiographique, dont le sujet principal est le combat entre obscurantisme et libéralisme.



L'Oiseau d'argile

Le jeune Anou est envoyé par son père dans une *madrassa*, une école coranique, dirigée par un maître intransigeant. Le père, un homéopathe intégriste, ne fait lui non plus aucune concession, refusant même à sa fille malade le recours à la médecine. Évidemment, elle en mourra.

Malgré de telles attitudes d'intolérance, le réalisateur n'accuse cependant personne, et **L'Oiseau d'argile** n'a rien d'une charge antimusulmane. Le père apparaît comme une victime de ses propres préjugés. Il semble ne se réveiller qu'au moment où la réalité le rattrape, lorsque les troupes pakistanaises viennent massacrer le village. Évitant le piège de la violence, Masud ne fait que suggérer la présence des soldats ennemis. La mise en scène est mesurée, comme l'est le discours de l'auteur.

« Rien n'est purement indigène, tout est métissé », juge Milon, le jeune oncle scolarisé d'Anou. En parallèle, des *bahas* (sorte de débats chantés devant un public captivé) traduisent les nuances d'une foi humaniste, libérée des diktats d'un Islam rigoriste, incarné par exemple dans le soufisme, une doctrine islamiste teintée de mysticisme.

« Comment des mollahs incultes peuvent-ils interpréter le Coran ? La femme est source de vie et de création, et ceux qui la croient inférieure l'emprisonnent dans le mariage ; l'oiseau d'argile est prisonnier du corps, il soupire de désir et ne peut prendre son envol » : ces questions-

chansons proposées au spectateur lui rappellent que l'Islam n'est pas monolithique. Ces scènes musicales, baignées de couleurs et de lumière, ne rendent que plus sinistre le lavage de cerveaux tel qu'exercé dans les sombres madrasas.

**Denis Desjardins**

#### ■ Matir Moina

Bangladesh/France 2001, minutes — Réal. : Tareque Masud — Scén. : Tareque Masud et Catherine Masud — Int. : Nurul Islam Bablu, Russel Farazi — Dist. : K.Films.

### PHONE BOOTH

Chaque jour, Stu Shepard, arrogant publiciste aux dents longues, s'enferme dans une cabine téléphonique près de Times Square pour passer un coup de fil à une jeune actrice qu'il courtise et ainsi éviter que sa femme ne découvre ses appels sur leur compte de cellulaire. Mal lui en prend de décrocher le combiné lorsque le téléphone sonne : au bout du fil, un homme mystérieux lui annonce qu'il le tuera s'il

Phone Booth



Poolhall Junkies

raccroche et n'obéit pas à ses ordres. Les policiers et les médias accourent aussitôt qu'un passant est assassiné; tous croient que Stu est l'auteur du meurtre.

À mi-chemin entre le thriller et la fable, **Phone Booth** du tâcheron Joel Schumacher (**8 mm**, **Tigerland**) a vu sa sortie retardée en raison du tireur fou qui terrorisait Washington l'an dernier. Et si elle avait été repoussée à jamais, cela n'aurait pas été un grand drame... Partant d'une idée filiforme, **Phone Booth** s'annonce dès les premières images, défilant sur un rythme hip hop, comme une critique caustique d'une société accro au cellulaire et, un peu plus loin dans le récit, à la "reality-tv". Hélas, pas la moindre trace de réflexion dans ces dialogues qui sonnent creux, malgré quelques répliques corsées.

À défaut du fond, on mise sur la forme. Plus encore que le jeu énergique de Colin Farrell, qui maîtrise bien l'accent du Bronx, et de la chaude voix divine de Kiefer Sutherland, c'est sur une technique bien huilée que repose le succès de l'entreprise. Avec ses mouvements de caméra paranoïaques, son montage fébrile et son écran qui se fragmente par moments, **Phone Booth** vibre au rythme d'un homme aux abois prisonnier d'une ville trépidante. Que reste-t-il après que Stu a expié ses péchés au tireur fou qui se prend pour Dieu dans son confessionnal d'occasion ? Un gros vidéo-clip invraisemblable mais assez divertissant.

**Manon Dumais**

#### ■ La Cabine

États-Unis, 2002, 81 minutes — Réal. : Joel Schumacher — Scén. : Larry Cohen — Int. : Colin Farrell, Kiefer Sutherland, Forest Whitaker, Radha Mitchell, Katie Holmes, Paula J. Parker — Dist. : 20th Century Fox

### POOLHALL JUNKIES

Passe-temps favori de nombreux amateurs, le billard n'a toutefois pas été au centre de nombreux films. Le réalisateur-acteur et scénariste du film, Mars Callahan, a mis dix ans pour monter ce projet. Le film se veut un hommage au célèbre film de Robert Rossen, **The Hustler**, et à sa suite **The Color of Money** de Martin Scorsese, lesquels sont cités dans le film de Callahan. Toutefois les comparaisons s'arrêtent là car **Poolhall Junkies** se veut un divertissement léger et humoristique contrairement à ses modèles de référence.

Le principal atout du film est la présence de comédiens secondaires colorés et remarquables tels que Chazz Palminteri et Christopher Walken. La simple participation de ces deux acteurs aide à rehausser d'un cran la qualité du film — dommage qu'on ne les voit pas plus souvent. Force est d'admettre que Callahan possède un charisme étonnant dans le rôle principal. Véritable et excellent joueur de billard, il dépeint de façon adéquate un milieu qu'il connaît très bien. Par contre, il est regrettable que son scénario révèle bien peu de surprises et que sa réalisation manque de personnalité. Lors des nombreuses scènes de billard, le montage aurait eu avantage à être moins découpé car on y perd au change et en suspense. Les dialogues sont parfois savoureux alors qu'à d'autres moments, dans certaines discussions tournant à la facilité, on croirait déceler l'influence des films pour ados récents. Bref, voilà un petit film assez bien ficelé et sans prétention qui, par son ton et son traitement, rappelle **Made** réalisé en 2001 par Jon Favreau.

**Pascal Grenier**

#### ■ Les Requins du billard

États-Unis 2002, 94 minutes — Réal. : Mars Callahan — Scén. : Mars Callahan, Chris Corso — Int. : Mars Callahan, Chazz Palminteri, Alison Eastwood, Rod Steiger, Rick Schroder, Christopher Walken — Dist. : Equinoxe.

## THE QUIET AMERICAN

Chronique d'un exotisme brutal sur l'Indochine occupée des années 1950, **The Quiet American** expose la politique interventionniste américaine des cinquante dernières années, dont l'écho résonne jusqu'aux récentes altercations entre les nouveaux *derrick boys* de l'Oncle Sam et le Moyen-Orient. Doué d'une élégance quasi archaïque, le film force l'admiration : l'œuvre se tient en exergue de la traditionnelle reconstitution soignée afin de mieux déployer une subtile étude des mœurs de la gent colonialiste, moralement nichée entre un humanisme belligérant et ses propres conflits diplomatiques internes.

Afin de se réapproprier soigneusement le roman de Graham Greene, Philip Noyce s'est réservé une équipe de premier plan : Sydney Pollack et Anthony Minghella à la production, Chris Doyle (**In the Mood for Love**) à la direction photo et Michael Caine en tête d'affiche. Ce dernier campe un correspondant du *London Times* à Saïgon lié à une jeune Vietnamienne qui ne demande qu'à prendre mari et – surtout – pays. Un Américain en apparence plutôt tranquille se lie d'amitié avec le vieil homme et tombe rapidement amoureux de sa juvénile maîtresse, causant de vives confrontations, à l'image même de leurs nations respectives. Tout l'art de ce récit tient précisément dans ce jeu réflexif entre intimité et Histoire, individus et patrie : autant la lecture de la situation politique, les jeux de l'amour ou les indices de bravoure et d'empathie témoignent (ou trahissent) la culture ou les allégeances de chacun des personnages. Mieux encore, les dialogues finement ciselés révèlent un rare souci dramaturgique au niveau de l'énonciation même, dénotant à la fois intention, émotion et rhétorique. La plus brillante illustration de cette stratégie discursive réside dans la performance de Michael Caine, sans contredit la plus convaincante de sa carrière. Tout en nuances et en manières, Caine inscrit son personnage dans ses traits fatigués, son regard de feu et son ton légèrement outré ; il devient carrément ce Britannique bien soucieux perdant peu à peu ses moyens. À son grand dam, et notre plus grand plaisir.

Charles-Stéphane Roy

## Un Américain bien tranquille

États-Unis 2002, 118 minutes – Réal. : Philip Noyce – Scén. : Christopher Hampton, Robert Schenkkan, d'après le roman de Graham Greene – Int. : Michael Caine, Brendan Fraser, Hai Yen Do, Rade Serbedzija, Tzi Ma, Robert Stanton – Dist. : Alliance.

## TEARS OF THE SUN

Les films de guerre représentent un créneau important de la cinématographie américaine. Mais depuis les événements tragiques du 11 septembre 2001 aux États-Unis, la machine de propagande antiterroriste semble gonflée à bloc et le thème de la lutte armée est devenu omniprésent au cinéma. **Tears of the Sun**, mettant en scène le héros des films d'action Bruce Willis, est le dernier long métrage sur le sujet, après **Behind Enemy Lines**, **Black Hawk Down**, **We Were Soldiers** et, plus récemment, **Hart's War** (toujours avec le même Willis), et s'inscrit parfaitement dans cette ligne de pensée en regard des bombardements en Irak.

Un commando de soldats d'élite américains est parachuté dans la jungle du Nigeria, au moment où le pays est mis à feu et à sang à la suite d'un coup d'État militaire. Le lieutenant A.K. Waters et ses hommes sont chargés d'escorter en lieu sûr une femme médecin américaine qui œuvre dans une mission catholique menacée par les rebelles. Bientôt pris en chasse par l'armée ennemie, le petit groupe tentera non sans heurts d'atteindre la frontière du Cameroun.

Tout dans ce film d'Antoine Fuqua (**Training Day**) vante le patriotisme à outrance : le scénario relatant les idéologies proaméricaines, les dialogues ponctués d'un discours unilatéral, les scènes explosives d'une exagération abusive.

Bruce Willis, tel Richard Gere ou Ben Affleck dans d'autres films, pose, répète les mêmes tics et donne la réplique sans jamais faire évoluer son personnage. Un acteur de la trempe d'Ed Harris, par exem-

## The Quiet American



Tears of the Sun

ple, aurait sans doute renforcé la crédibilité du rôle. Même la jolie Monica Bellucci, qui se démène tant bien que mal, n'arrive pas à convaincre.

Les quelques moments touchants — des séquences de torture arrachent des larmes au passage — ainsi que de très beaux paysages tournés à Hawaï ne réussissent malheureusement pas à sauver l'ensemble. Il aurait été avantageux de nuancer les propos au détriment de la démesure. ❧

Pierre Ranger

## Les Larmes du soleil

États-Unis 2003, 118 minutes – Réal. : Antoine Fuqua – Scén. : Alex Lasker, Patrick Cirillo – Int. : Bruce Willis, Monica Bellucci, Cole Hauser, Eamonn Walker, Nick Chinlund, Fionnula Flanagan, Malick Bowens, Tom Skerritt, Johnny Messner – Dist. : Columbia.